

MON CHEMIN DE PENSÉE ET LA PHÉNOMÉNOLOGIE ⁽¹⁾

Mes études universitaires commencèrent dans l'hiver 1909-1910 à la Faculté de Théologie de Fribourg. Bien que le gros du travail fût consacré à la théologie, il y avait encore place assez large pour la philosophie, qui entraît elle aussi dans nos heures de cours. Voilà comment dès le premier semestre, les deux volumes des *Recherches logiques* de Husserl se trouvaient sur ma table de travail du foyer théologique. Ils appartenaient à la bibliothèque de l'Université; et l'on pouvait facilement et à souhait renouveler la prolongation du prêt. Le livre était manifestement peu demandé par les étudiants. Comment parvint-il donc jusqu'à ma table de travail, qui lui était pourtant étrangère ?

De quelques indications tirées de revues philosophiques, j'avais appris que le mode de pensée de Husserl était déterminé par Franz Brentano [1]. Sa dissertation *De la signification multiple de l'étant chez Aristote* (1862) était pourtant mon unique appui depuis 1907 dans la maladresse de mes premières tentatives pour accéder à la philosophie. Dans sa trop grande imprécision, voici la question qui me mit en chemin : si l'étant est dit dans une signification multiple, quelle est alors la signification directrice et fondamentale ? Que veut dire être ? Dans la dernière de mes années de lycée, j'étais tombé par hasard sur l'écrit de l'ancien professeur de dogmatique à l'Université de Fribourg, Carl Braig : *De l'Être : esquisse d'ontologie*. Il avait été publié en 1896, à l'époque où l'auteur était encore « professeur extraordinaire » de philosophie à la Faculté de Théologie de Fribourg. Les chapitres les plus importants de son écrit renvoient respectivement à d'assez larges fragments, situés à la fin, de textes d'Aristote, de saint Thomas et de Suarez, et qui plus est, à l'étymologie des mots pour les concepts ontologiques de base.

Des *Recherches logiques* de Husserl, j'attendais une stimulation décisive pour l'intelligence des questions soulevées par la dissertation de Brentano. Mes efforts restaient cependant inutiles parce que — chose que je ne devais apprendre que beaucoup plus tard —, je ne menais pas ma recherche comme il aurait fallu. Quoi qu'il en soit, je me sentais si concerné par le livre de Husserl que, dans les années qui suivirent, j'en fis une lecture incessante sans que ma vue fût suffisante quant au domaine qui me

(1) Traduit de l'allemand par Jean LAUXEROIS et Claude ROËLS.

Le titre allemand est : *Mein Weg in die Phänomenologie*. La traduction textuelle serait : *Mon chemin dans la phénoménologie*. Mais l'accusatif (*in die*) fait question. Or HEIDEGGER, dans une lettre à Jean Beaufret, a donné les précisions suivantes : ce titre est à entendre ainsi : « Mon chemin de pensée comme épreuve de la phénoménologie »; ou encore : « La façon dont mon chemin s'ouvre en ouvrant la phénoménologie elle-même. » Selon Heidegger lui-même, le titre « Mon chemin de pensée et la phénoménologie » est *ausgezeichnet*.

retenait captif. Le charme magique qui se dégageait du livre finissait par gagner l'aspect extérieur de la typographie et de la page de titre. Sur cette page que j'ai devant les yeux aujourd'hui encore tout comme autrefois, venait à ma rencontre le nom de l'éditeur Max Niemeyer. Il s'associait à ce nom pour moi étranger de « phénoménologie » qui surgissait dans le sous-titre du second volume. La connaissance que j'avais dans ces années-là de la maison d'édition Max Niemeyer et de son travail était aussi mince que restait limitée et vacillante la compréhension que j'avais du titre « phénoménologie ». Cependant, dans quelle mesure ces deux noms — éditions Niemeyer et phénoménologie — étaient liés de mutuelle appartenance, voilà ce qui allait bientôt se révéler plus nettement.

Au bout de quatre semestres, j'abandonnais les études de théologie pour me consacrer entièrement à la philosophie. J'assistais encore aussi à un cours de théologie dans les années qui suivirent 1911, au cours de dogmatique de Carl Braig précisément. Ce qui m'y décida, fut l'intérêt pour la théologie spéculative : surtout dans la mesure où le professeur en question savait nous rendre présente à chaque heure de cours la manière pénétrante avec laquelle elle pensait. C'est par lui que j'entendis parler pour la première fois, lors de quelques promenades, au cours desquelles il me fut donné de l'accompagner, de l'importance de Schelling et de Hegel pour la théologie spéculative en opposition à la doctrine scolastique. C'est ainsi que la tension entre ontologie et théologie spéculative entra dans l'horizon de ma recherche comme l'armature de la métaphysique.

Provisoirement il est vrai, ce domaine disparaissait à l'arrière-plan de ce que Heinrich Rickert traitait dans ses travaux de séminaire, à savoir les deux écrits de son élève Emil Lask qui dès 1915 tomba comme simple soldat sur le front de Galicie. Rickert dédia au « cher ami » son ouvrage qui parut la même année dans une troisième édition entièrement remaniée : *L'objet de la connaissance. Introduction à la philosophie transcendantale*. Il appartenait en même temps à la dédicace de témoigner de ce que le maître devait à l'élève. Les deux écrits d'Emil Lask, *La logique de la philosophie et la doctrine des catégories. Une étude sur la sphère de domination de la forme logique* (1911) et *La doctrine du jugement* (1912), attestaient très clairement pour leur part l'influence des *Recherches logiques* de Husserl. Dans ces conditions je fus obligé de me remettre à travailler l'ouvrage de Husserl. En ce travail, l'élan que je venais de reprendre restait insatisfaisant parce que je ne parvenais pas à dépasser une difficulté fondamentale. Elle touchait cette question toute simple : comment la démarche de la pensée qui se nommait « phénoménologie » était-elle à accomplir ? Ce qui me troublait dans cette question résultait du discord que présentait à première vue l'ouvrage de Husserl.

Le premier tome de l'ouvrage paru en 1900 offre la réfutation du psychologisme dans la logique en prouvant que la théorie de la pensée

et de la connaissance ne peut être fondée sur la psychologie. Néanmoins le second, paru l'année suivante, trois fois plus épais que le premier, contient en revanche la description des actes essentiels de la conscience dans l'édification de la connaissance, donc bien malgré tout une psychologie. Sinon pourquoi le § 9 de la cinquième Recherche sur « La signification de la délimitation des phénomènes psychiques » établie par Brentano ? Par conséquent, Husserl et sa description phénoménologique des phénomènes de la conscience revient en arrière sur les positions du psychologisme qu'il venait précisément de réfuter. Cependant, dans la mesure où l'on ne peut soupçonner l'ouvrage de Husserl de s'être si grossièrement égaré, qu'est-ce alors que la description phénoménologique des actes de conscience ? En quoi consiste le propre de la phénoménologie, si elle n'est ni une logique ni une psychologie ? Est-ce qu'apparaît ici une discipline philosophique d'un nouveau genre qui aurait même comme telle, rang propre et préséance ?

J'étais perdu dans ces questions, restais désemparé sans trouver de chemin ; à peine même pouvais-je les formuler aussi nettement que je les énonce ici.

Et voilà que l'année 1913 m'apporta une réponse. Chez l'éditeur Max Niemeyer commençait à paraître les *Annales de philosophie et de recherches phénoménologiques* publiées par Husserl. Le premier volume s'ouvre par le traité de Husserl dont le titre à lui seul annonce ce qui fait l'exceptionnel et la portée de la phénoménologie : *Programme d'une phénoménologie pure et d'une philosophie phénoménologique* [2].

La « phénoménologie pure » est la « science fondamentale » de la philosophie qu'elle marque de son empreinte. Dans cette locution « pure » signifie « transcendantale ». Mais « transcendantal » suppose la mise en jeu de la « subjectivité » du sujet connaissant, agissant et posant des valeurs. Les deux dénominations « subjectivité » et « transcendantal » indiquent que la phénoménologie, d'un mouvement conscient et résolu, revenait à la tradition de la philosophie des temps modernes, et ce bien entendu de manière telle que la « subjectivité transcendantale » accédât à la possibilité de recevoir grâce à la phénoménologie une détermination plus originelle et universelle. La phénoménologie gardait les vécus de conscience pour domaine thématique, mais en se livrant désormais à l'exploration — dont le projet était systématiquement défini et qui par là était sûre d'elle-même — de la structure des actes vécus, en même temps qu'à l'exploration des objets vécus dans les actes de conscience, du point de vue de leur objectivité.

Dans ce projet universel d'une philosophie phénoménologique, il était également possible d'assigner désormais leur lieu systématique aux *Recherches logiques*, restées jusque-là en quelque sorte philosophiquement neutres. Elles parurent dans la même année 1913, en seconde édition, chez le même éditeur. La plupart des Recherches avaient été entre-temps, il est vrai, soumises à de profonds remaniements. La

sixième Recherche, qui est « la plus importante en ce qui regarde la phénoménologie » (préface à la seconde édition), fut retirée. De même la dissertation *La philosophie comme science rigoureuse* (1910-1911), que Husserl avait donnée en contribution au premier volume de la revue *Logos* qui venait d'être fondée, devait attendre les *Ideen* pour que soient fondées de manière satisfaisante les thèses de son programme.

Dans la même année 1913 parut chez l'éditeur Max Niemeyer l'importante recherche de Max Scheler : *De la phénoménologie des sentiments sympathiques, de l'amour et de la haine. En appendice : Du fondement à l'admission de l'existence du moi comme étranger.*

Grâce aux publications mentionnées, le travail d'édition de Niemeyer se hissait au tout premier rang des maisons d'édition de philosophie. Il était fréquent à l'époque d'entendre affirmer à l'évidence que la phénoménologie était la naissance d'une nouvelle direction à l'intérieur de la philosophie européenne. Qui aurait songé à nier l'exactitude de cette affirmation ?

Mais cette manière purement historique de prendre en compte la phénoménologie n'allait pas au cœur de ce qui s'était produit avec elle, c'est-à-dire dès les *Recherches logiques*. Cela restait non formulé et même aujourd'hui ne se laisse qu'à peine dire comme il faut. Les explications programmatiques et les éclaircissements méthodologiques propres à Husserl renforcèrent plutôt la méprise selon laquelle la phénoménologie prétendait donner à la philosophie une origine qui reniait toute pensée antérieure.

Même après la parution du *Programme d'une phénoménologie pure*, je restais sous l'emprise de la fascination toujours aussi forte qu'exerçaient sur moi les *Recherches logiques*. Cette fascination suscitait une inquiétude répétée qui ignorait elle-même ce qui la motivait, bien qu'elle laissât pressentir qu'elle naissait de l'incapacité à parvenir, par la simple lecture de la littérature philosophique, à accomplir le mode de pensée qui se nommait phénoménologie.

Ce n'est que lentement que se dissipa l'embarras, ce n'est qu'avec peine que cessa la confusion, à partir du moment où je pus personnellement rencontrer Husserl dans son atelier.

Husserl vint à Fribourg comme successeur de Heinrich Rickert qui avait hérité de la chaire de Windelband à Heidelberg. L'enseignement de Husserl se fit sous la forme de l'apprentissage graduel, par l'exercice, du « regard » (*Sehen*) [3] phénoménologique qui cependant réclamait en même temps que l'on refuse d'user sans examens des connaissances philosophiques, mais aussi que l'on renonce à faire intervenir dans le débat l'autorité des grands penseurs. Et pourtant, plus était évident le fruit que je retirais pour l'interprétation d'Aristote de ma familiarité grandissante avec le regard phénoménologique et moins je pouvais me séparer d'Aristote et des autres penseurs grecs. Mais il reste vrai que je ne pouvais encore découvrir sur-le-champ quelles conséquences

décisives devait avoir cette manière nouvelle de se tourner vers Aristote.

Quand, à partir de 1919, enseignant à mon tour et étudiant à la fois aux côtés de Husserl, je mis en pratique le regard phénoménologique et mis en même temps à l'épreuve au cours du séminaire une compréhension transformée d'Aristote, je fus à nouveau repris d'intérêt pour les *Recherches logiques*, surtout pour la sixième dans la première édition. La différence dégagée dans ce texte entre intuition sensible et intuition catégoriale révéla à mes yeux toute sa portée pour la détermination de la « signification multiple de l'étant ».

C'est pourquoi nous priions — nous : amis et élèves — sans cesse notre maître de faire réimprimer la sixième Recherche logique difficilement accessible à l'époque. Ayant gardé entière sa disponibilité à l'égard de la cause de la phénoménologie, l'éditeur Niemeyer fit paraître la dernière partie des *Recherches logiques* en 1922. Husserl note dans la préface : « Dans l'état actuel des choses, j'ai cédé à la pression des amis du présent ouvrage et j'ai dû me décider à rendre à nouveau accessible sa partie terminale sous sa forme ancienne. » En usant de l'expression « les amis du présent ouvrage », Husserl voulait dire par là que lui-même ne pouvait plus, depuis la publication des *Ideen*, se contenter des *Recherches logiques*. Car plus que jamais son travail passionné et acharné de penseur sur le nouveau lieu de sa fonction universitaire se consacrait à l'édification systématique du projet avancé dans les *Ideen*. Voilà pourquoi Husserl pouvait écrire dans la préface à la sixième Recherche à laquelle il a été fait allusion : « Mon activité d'enseignant à Fribourg a elle aussi fait progresser l'orientation de ce qui me préoccupait vers les généralités directrices [4] et vers le système. »

C'est ainsi que sous les yeux de Husserl, magnanime mais au fond réprobateur [5], indépendamment de mes cours et des travaux dirigés, j'étudiais chaque semaine les *Recherches logiques* avec les étudiants les plus avancés. C'est surtout pour moi-même que la préparation de ce travail était fructueuse. C'est là — au départ plus guidé par un pressentiment que dirigé par un point de vue bien fondé —, que j'appris ceci : ce qui pour la phénoménologie des actes de la conscience s'accomplit comme le se manifester du phénomène, est pensé plus originellement encore par Aristote et dans toute la pensée des Grecs, la façon dont ils furent les Grecs, comme *Ἀλήθεια*, comme l'ouvert sans retrait de la présence, son dévoilement, son se montrer. Ce que les recherches phénoménologiques avaient redécouvert comme le maintien, le port de la pensée, s'avère le trait fondamental de la pensée grecque, pour ne pas dire même de la philosophie comme telle.

Plus je voyais clair en cela, et plus devenait pressante la question : D'où et comment, d'après le principe de la phénoménologie, se détermine ce qu'on doit éprouver comme « la question même » (*die Sache selbst*) ? Est-ce la conscience et son objectivité, ou bien est-ce l'être de l'étant dans son non-retrait et dans son retrait ?

C'est ainsi que je fus mis sur le chemin de la question de l'être, éclairé par le style phénoménologique, sans cesse maintenu hors repos mais autrement que jusqu'ici par les questions qui naissaient de la dissertation de Brentano. Mais le chemin du questionnement fut plus long que je ne le présumais, il exigea bien des haltes, des détours et des écarts. Ce que tentèrent les premières leçons de Fribourg, puis celles de Marbourg, n'indiquent qu'indirectement le chemin.

« Mon cher collègue — c'est le moment où il vous faut publier. Avez-vous par écrit quelque chose qui s'y prête ? » C'est en prononçant ces mots que le doyen de la Faculté de Philosophie de Marbourg entra un jour dans mon bureau. C'était au cours du semestre d'hiver. « Sans doute, répondis-je. » Sur quoi le doyen répliqua : « Mais cela doit être rapidement imprimé. » La Faculté m'avait en effet *unico loco* proposé comme successeur de Nicolai Hartmann pour la première chaire de philosophie. Mais entre temps la proposition avait été refusée par le ministère à Berlin sous prétexte que je n'avais rien publié depuis dix ans.

Il s'agissait donc de livrer à la publication un travail gardé longtemps par devers moi. L'éditeur Max Niemeyer était prêt, par la médiation de Husserl, à publier sur-le-champ les quinze premiers fascicules de mon travail qui devait paraître dans les *Annales* de Husserl. Deux exemplaires des bons fascicules furent aussitôt envoyés au ministère par la Faculté. Peu de temps après cependant ils furent retournés à la Faculté avec la mention « insuffisant ». Au mois de février de l'année suivante (1927) parut alors le texte complet de *Etre et temps* dans le huitième volume des *Annales* et en tirage spécial. Là-dessus le ministère revint six mois après sur son jugement négatif et ratifia ma nomination.

C'est à l'occasion de l'étrange publication de *Etre et temps* que j'entrais pour la première fois en relation directe avec l'éditeur Max Niemeyer. Ce qui pendant le premier semestre de mes études supérieures n'était qu'un simple nom sur la page de titre du fascinant livre de Husserl se montrait dès à présent et pour l'avenir dans toute la sollicitude digne de confiance et la noble simplicité de son travail d'édition.

Dans l'été 1928, pendant mon dernier semestre à Marbourg, se préparait le recueil d'hommage pour le soixante-dixième anniversaire de Husserl. Au début de ce semestre mourut soudain Max Scheler, lui qui participait à la publication des *Annales* de Husserl, lui qui avait publié dans le premier et le second tome (1916) son grand travail de recherche : *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*. Celui-ci mérite de valoir aux côtés des *Ideen* de Husserl comme la contribution la plus importante aux *Annales*, contribution qui, grâce à son action à longue portée, plaçait dans une lumière nouvelle l'ampleur de vue et le rôle éminent de la maison d'édition Max Niemeyer.

Le recueil d'hommage à Edmund Husserl parut à point nommé pour son anniversaire en tome complémentaire aux *Annales*. J'eus l'honneur, le 8 avril 1929, de l'offrir au maître fêté dans le cercle de ses élèves et amis.

Dans la décennie suivante toute publication d'importance fut suspendue jusqu'à ce que l'éditeur Niemeyer se risque, durant l'année 1941, à imprimer mon interprétation de l'hymne de Hölderlin *Wie wenn am Feiertage...*, sans en donner l'année de publication. J'avais fait cette conférence en mai de la même année, à l'Université de Leipzig, en leçon publique à titre d'invité. Le propriétaire de la maison d'édition, M. Hermann Niemeyer était venu de Halle assister à cette conférence, et à la fin, nous parlâmes de sa publication.

Lorsque douze ans plus tard je me décidai à faire publier des conférences prononcées auparavant, je choisis à cette intention la maison d'édition Niemeyer. Il ne marquait plus dans l'intervalle *Halle an der Saale*. Après avoir éprouvé de gros dommages et de multiples difficultés, son propriétaire d'alors, durement frappé par une affliction personnelle, a établi une nouvelle maison d'édition à Tübingen.

Halle an der Saale. Dans cette même ville enseignait, dans les années 90 du siècle dernier à l'Université du lieu, le privat-docent de l'époque : Edmund Husserl. Longtemps après, il nous racontait souvent à Fribourg l'histoire de la naissance des *Recherches logiques*. Il ne manquait jamais en ces occasions de rappeler, avec gratitude et admiration, le nom de la maison d'édition Max Niemeyer, qui au tournant du siècle, prit sur elle de publier le volumineux ouvrage d'un privat-docent à peine connu, dont la pensée s'engageait dans des chemins inhabituels, et allait de ce fait dérouter la philosophie contemporaine. Ceci eut lieu encore pendant bien des années après la parution du livre, jusqu'à ce que Wilhelm Dilthey reconnaisse son importance. L'éditeur ne pouvait alors pas savoir qu'à l'avenir son nom demeurerait lié à la phénoménologie qui allait bientôt déterminer l'esprit du siècle dans les domaines les plus divers, le plus souvent sans que la chose soit dite.

Et aujourd'hui ? Le temps de la philosophie phénoménologique semble passé. On la tient déjà pour quelque chose de dépassé, qui n'est plus caractérisée que d'un point de vue historique à côté d'autres tendances de la philosophie. Mais la phénoménologie dans ce qu'elle a de propre n'est pas une tendance. Elle est pour la pensée la possibilité qui se modifie en temps voulu et qui est par là même la possibilité permanente de la pensée, celle de correspondre à l'exigence de ce qui est à penser. Si c'est ainsi que l'on fait l'épreuve et que l'on prend en garde la phénoménologie, alors elle peut disparaître comme rubrique au profit de la « question » de la pensée (*Sache des Denkens*), dont la manifesteté demeure un secret.

Martin HEIDEGGER.

APPENDICE 1969

Dans le sens de la dernière phrase, il est déjà dit dans *Etre et temps* (1927), p. 38 (p. 56-57 de l'édition française, Paris, Gallimard, 1964) :

« L'essentiel de la phénoménologie ne réside pas dans sa *réalisation* comme tendance philosophique. Plus haute que la réalité se tient la *possibilité*. La compréhension de la phénoménologie réside uniquement dans sa saisie comme possibilité » [6].

NOTES DE TRADUCTION

[1] Franz Brentano (1838-1917) :

Si Heidegger s'est attaché à méditer la dissertation de Brentano sur Aristote, c'est-à-dire une œuvre de jeunesse, ce sont au contraire des œuvres et des travaux ultérieurs du même Brentano qui influencèrent à ses débuts Husserl (citons par exemple *La psychologie du point de vue empirique*). Le terme d'intentionnalité dont se servit Husserl lui vint de Brentano qui lui-même le reprenait à la scolastique.

Vingt ans après avoir fait la connaissance de Brentano à Vienne en 1884, Husserl écrivit à son ancien maître : « Je n'ai pas oublié, pour ma part, combien je vous dois de reconnaissance, avec quelle profondeur vous avez agi sur mon évolution philosophique par vos cours et par vos écrits... J'ai commencé par être un disciple de votre philosophie... Lorsque j'ai acquis maturité et indépendance, je n'ai pu lui rester attaché... » (Lettre à Franz Brentano, octobre 1904) (trad. Daniel CHRISTOFF, in *Husserl*, Paris, Seghers, 1966, p. 128).

Cf. aussi : *Nachwort zu meinen Ideen zu einer reinen Phänomenologie* (Halle, Niemeyer, 1930). Plus particulièrement, dans la traduction française (parue dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1957), la p. 391 : « Toutefois, si grands que soient le respect et la gratitude que je porte à la mémoire de mon maître génial, et si importante que me paraisse la découverte que représente la transformation du concept scolastique d'intentionnalité en un concept descriptif fondamental de la psychologie, qui seule a rendu possible la phénoménologie, il y a lieu cependant de faire déjà une distinction essentielle entre la psychologie pure au sens où je l'entends, contenue implicitement dans la phénoménologie transcendantale, et la psychologie de Brentano. »

[2] Pour la traduction de *Ideen* par « Programme », cf. *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, 1963, p. 130, § 64.

[3] Cf. *Ideen*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, 1913, § 19, p. 36 (trad. franç. par Paul RICŒUR, Paris, Gallimard, 1950, p. 66).

[4] Cf. *Ideen*, p. 15-16 (trad. p. 27, 28, 29).

[5] Cf. *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, Neske, 1958, p. 90-91 : « Dans ces années-là, comme assistant de Husserl, je lisais régulièrement chaque semaine, avec des Japonais, le premier grand ouvrage de Husserl : les *Recherches logiques*. A cette époque le maître lui-même n'avait plus une idée particulièrement bien haute de son livre paru au tournant du siècle. Quant à moi cependant, j'avais mes raisons pour donner la préférence aux *Recherches logiques* en vue d'une introduction à la phénoménologie. Et le maître souffrait avec magnanimité le choix que j'avais fait. »

[6] Cf. la première phrase de l'intervention de Heidegger au Congrès organisé en 1969 à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Husserl : *De la compréhension du temps dans la phénoménologie et dans la pensée de l'être*, ainsi que la note (n° 1) se rapportant à cette phrase (p. 13).